

JOURNAL DE BORD



- Vers un avenir possible
- Entre réalisme et idéal
- Triste «Matin»
- John et Diana
- L'été sur le Genève

Parait deux fois par an
Tirage: 4000 exemplaires

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
T Bateau 022 736 07 75
www.bateaugeneve.ch
CPC 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro:
L'équipe de rédaction
Damien Constantin
Jean-Pierre Baillif
Pascal Thurnherr

La mise en page est de:
Christine El Kohler
Patrick Tondeux

Notre imprimeur est:
Paul Wittwer



Dans ce numéro

Certains de nos lecteurs ont peut-être lu l'article paru dans le *Matin*-Dimanche du 20 août dernier qui donnait des informations et une image du Bateau pour le moins négative et fautive. Nous ne pouvions laisser cette attaque sans réponse auprès de celles et ceux qui nous lisent ou nous soutiennent et c'est pourquoi, en deuxième page de notre journal, nous publions une mise au point afin de rétablir la vérité sur ce qu'est le Bateau aujourd'hui.

Le thème principal de notre Journal de Bord est consacré à une des actions que nous avons mises en place dans le cadre de notre nouvelle structure d'accueil: le soutien à des projets de nos passagers. Notre collègue Damien Constantin en donne

une illustration dans ses deux articles: «Vers un avenir possible» et «Entre réalisme et idéal». Dans le premier il décrit les fondements et la réalisation actuelle de ce «projet sur les projets». Dans le second, il s'interroge sur sa validité et sur les changements qu'a apporté le «nouveau cap», que nous avons présenté dans notre journal précédent, sur la «philosophie» du Bateau. Tout projet évolue au fil du temps et de l'évolution de la société et c'est bien ce que nous sommes en train de vivre sur le «Genève». Notre journal est complété par le traditionnel portrait de nos passagers, écrit par Pascal Thurnherr et illustré par Patrick Tondeux, ainsi que par des images des manifestations qui ont été organisées sur nos ponts durant la belle saison.

SI JE POUVAIS...

Vers un avenir possible

Depuis avril dernier, l'action sociale de notre association a vécu des transformations, rendues nécessaires par un changement de la population que nous accueillons à bord. Nous en avons largement rendu compte dans notre précédente édition (JB 45, mai 2006).

Il est un des aspects de ces changements sur lequel nous souhaitons cependant nous attarder un peu plus longuement: le soutien aux projets des passagers. Après quelques mois de mise en œuvre et de recul et à travers quelques exemples, nous souhaitons illustrer la diversité des réalités que recouvre le mot projet, lorsqu'il passe du statut de concept à celui de réalité habitée par des personnes singulières.

Pourquoi ce projet sur les projets

Tout d'abord, nous nous arrêtons quelques instants sur le contexte qui a fait germer puis naître cette pratique. Nous dégageons à partir de là le sens que nous avons donné à ce mot. Enfin, nous illustrerons notre propos par quelques exemples de réalisations qui révèlent la manière variée dont les passagers se sont appropriés une nouvelle prestation de notre association.

Les personnes que nous accueillons à bord vivent toutes dans des conditions extrêmement précaires. Clandestinité, absence de ressources, addictions, problèmes psychiques, solitude sont autant d'aspects qui forment, souvent en se cumulant, des situations d'où il est difficile de voir, de trouver, ou même d'imaginer une issue. La demande la plus souvent formulée est le besoin de travail. Demande de ressources financières, d'occupation, de sens à des journées trop peu remplies, d'un minimum de sécurité. Tentatives légitimes de répondre à l'urgence, de pallier au manque de l'essentiel, de résoudre dans l'immédiat les impasses et le manque de perspectives à plus long terme.

Pour une part, nous avons défini notre action dans cette perspective-là: aide à la survie. Ainsi avons-nous nommé le volet de notre action qui consiste à soulager au jour le jour les effets de phénomènes qui nous dépassent largement, mais dont nous sommes les

témoins directs à travers la rencontre de ceux qui en sont les victimes.

Au-delà des nécessités quotidiennes, les personnes que nous rencontrons ont parfois des rêves, des désirs, des idées ou des projets. C'est à dire une projection de soi dans un futur plus ou moins lointain, parfois précise ou au contraire encore très floue, parfois réaliste ou alors illusoire. Nous avons choisi d'aider les porteurs de cette flamme à l'entretenir, à lui fournir du combustible en proposant aux personnes un soutien dans ce sens là. Parce que le seul équilibre possible est celui du mouvement, parce que l'absence de perspective anéantit le présent, parce que nous croyons que chacun peut trouver ou retrouver des ressources pour changer, parce que nous croyons aussi qu'un contexte favorable aide à la mobilisation personnelle.

Il s'agit pour nous de créer un espace dans lequel les personnes puissent exprimer ce qu'elles vivent, mettre en mots les difficultés de leur existence, les désespérances et les espoirs, les désirs et les illusions. Entretenir ainsi l'existence d'un futur, aussi informel qu'en soient les contours. Construire parfois à partir de presque rien, continuer à espérer tout en lâchant ses illusions.

Demandes réalistes et réalisables

Certains formulent des demandes précises, savent parfaitement où ils veulent aller. Ils trouvent au Bateau un soutien concret, des moyens de réaliser quelques pas et de poursuivre leur chemin, le plus souvent ailleurs. Parfois il s'agit de peu de choses. Un téléphone portable dans le cas, de Jules, jeune homme suisse en phase de reprise de travail. Comment trouver un travail dans une agence lorsqu'on n'a pas d'adresse fixe ni de téléphone? Quelques heures de travail ont suffi à lui permettre l'achat d'un appareil, interface indispensable avec un employeur potentiel. Une semaine plus tard, il avait repris le travail, engagé depuis pour une série de missions.

Autre situation que celle de Zacharie, jeune homme maghrébin venu tenter de poursuivre des études supérieures. En demande de régularisation et en procédure de reconnaissance de ses diplômes il doit s'acquitter des frais administratifs et d'honoraires d'avocat. Très déterminé, il a accompli toutes les formalités nécessaires auprès de l'université et des auto-

rités cantonales. Il est à ce jour en attente d'une réponse concernant un permis d'étudiant.

Dans les deux cas, nous pouvons comprendre comment l'absence temporaire de ressources, parfois peu importantes, nuit à la poursuite de la réalisation d'un projet. L'impossibilité de payer une taxe de 100.- CHF à l'université bloque la poursuite de la procédure; et sans reconnaissance des diplômes, pas de dépôt possible d'une requête de permis qu'il s'agit à son tour de payer, etc. D'autre exemples encore, tel celui de Joe, à qui l'on demande systématiquement un permis de conduire pour exercer sa profession d'artisan dans le bâtiment. Deux échecs antérieurs lors de tentatives mal préparées faute de finances, l'ont décidé à prendre des cours de conduite avant de se présenter. Nous avons pu l'engager et profiter de ses compétences manuelles afin de financer ses cours.

Demandes plus complexes

Parfois, les demandes sont plus complexes ou plus importantes. C'est le cas des soins dentaires. Toxicomanie, hygiène approximative et absence de soins pendant quelques années ont des effets désastreux sur la dentition avec pour conséquences des problèmes de santé à répétition (abcès, douleurs...) et des difficultés de présentation (le sourire «chicots» n'étant pas du plus bel effet) pouvant être très handicapantes. Face à l'importance de la demande, nous cherchons à mettre en action un réseau qui, en associant plusieurs ressources, rende possible la réalisation d'un traitement. Un obstacle supplémentaire vient alors se greffer: les échéances relativement éloignées d'une telle entreprise. Alors, accompagner, aider à entretenir l'espoir, parfois aussi réaliser et accepter que l'obstacle est actuellement insurmontable.

Avec d'autres personnes, il s'agira de construire un projet de bout en bout, de découper de grands rêves en modestes objectifs, ou encore d'opposer un refus à des projets que nous jugeons incompatibles avec les buts de notre association. Nous osons croire que même dans ce dernier cas, l'échange aura pu être bénéfique en favorisant un processus qui conduira tôt ou tard, ici ou ailleurs, à la formulation de nouveaux désirs et l'élaboration de nouveaux projets.

Chaque fois, nous devons confronter nos regards de travailleurs sociaux à celui de nos interlocuteurs, redéfinir et expliquer sans cesse nos choix. Adopter une position éthique qui évolue au fil de nos actions tout en les guidant. Dans ce sens, se mettre et rester nous aussi en mouvement, à l'instar de ce que nous proposons à celles et ceux qui montent à bord.

Un tremplin vers le changement

D'autres exemples auraient pu illustrer d'autres facettes de cette pratique. A l'heure de sa conception, nous souhaitons voir le Bateau devenir pour ceux qui le désirent un tremplin vers du changement, une plate-forme qui permette de voir, au-delà des impasses, les couleurs

d'un avenir possible. À problèmes, impasses et blocages, conjugués à l'amenuisement voire au tarissement des ressources pour y faire face, nous opposons l'idée de mouvement. Le déplacement ainsi opéré devant permettre à son tour un regard nouveau sur la situation et la mobilisation, le cas échéant, de nouvelles ressources. Finalement, rien de très original, rien qui ne ressemble déjà à ce qu'est la vie de chacun. Simplement adapter les manières de faire aux situations particulières des personnes que nous rencontrons à bord, et soutenir le processus lorsque le besoin s'en fait sentir.

Nous perpétuons ainsi ce que nous faisons depuis très longtemps sur le Bateau Genève: créer un contexte qui ouvre de nouveaux possibles, et inviter chacun à s'en saisir.

Damien Constantin

Entre réalisme et idéal

Il y a encore peu de temps, nous avançons comme éléments de définition prépondérants de notre lieu d'accueil les termes suivants: lieu pour se poser, se reposer, respirer. Le slogan «une île dans la ville», a été adopté en 1999, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de notre association. A ceux qui franchissent la passerelle, nous proposons un temps et un lieu de rencontres, de tranquillité, parfois d'occupation, et surtout de plaisir pour faire face aux tumultes d'une vie hors des convenances, à la solitude, à la maladie ou à la pauvreté.

Aujourd'hui, à peine quelques années plus tard, d'autres mots occupent les premières lignes de nos discours: projets, mouvement, dynamique. Entre temps, la population qui fréquente le Bateau a changé. D'ailleurs elle continue de changer étonnamment vite. Entre temps, le monde a aussi changé: révision des lois sur le chômage, sur l'AI, sur l'asile et les étrangers, augmentation des mouvements migratoires, paupérisation des personnes les plus fragiles. Signe des temps d'une société qui se standardise et se normalise dans ses moindres recoins: une campagne médiatique contre le Bateau qui n'hésite pas à se faire mensongère pour donner plus d'impact aux maigres faits réels qu'il prétend dénoncer avec dix ans de retard.

Entre temps, nous avons changé également. Nos réflexions et nos actions s'adaptent tant aux personnes que nous accueillons à bord qu'à notre environnement. Hier nous recevions principalement des personnes en proie à des problèmes de toxicomanie. Si la consommation de cannabis était tolérée à bord, c'est parce que nous ne voulions pas l'ériger en facteur d'exclusion supplémentaire pour des personnes qui en subissent beaucoup d'autres. Accueillir prioritairement des personnes plutôt que leurs problèmes. Notons à ce titre que la seule tolérance que nous avons pratiquée était celle que nos autorités et la police, parfaitement informées, pratiquent communément dans la cité.

Ces dernières années et jusqu'à aujourd'hui, nous accueillons en majorité des personnes en situation clandestine. Va-t-on également nous reprocher de ne pas exiger des papiers pour franchir la passerelle? Nous croyons, comme nous l'avons toujours fait, que chacun, indépendamment de son statut et de ses particularités, a droit au minimum à des prestations de première nécessité et à un maximum d'égards. Pour eux, le Bateau représente un lieu à partir duquel ils peuvent reprendre espoir dans un avenir, le plus souvent ailleurs et très incertain, qui a comme principal mérite de leur permettre de s'extraire d'une situation intenable. De nombreuses demandes d'aide nous sont adressées qui concernent des voyages vers le pays d'origine ou vers des pays tiers pour y rejoindre de la famille



►►► **Entre réalisme et idéal (suite)**

ou des amis, ou simplement tenter une chance qui jusque là a fait défaut. A ce jour, nous avons pu aider une dizaine de personnes à quitter la Suisse.

Au cours de leur périple, certains arrivent à bout de force chez nous. Pour repartir et appréhender, il leur est impératif de trouver de nouvelles ressources, morales et matérielles. Marcher, se reposer, se nourrir, se remettre en route. Ainsi posés, les termes ne sont pas en contradiction les uns avec les autres. Ils apparaissent au contraire indissociables. Comment en effet concevoir un voyage sans temps de repos, un déploiement d'énergie sans réserve de combustible? Plusieurs phases d'une même réalité, celle d'un chemin de vie propre à chacun dont nous ne pouvons appréhender que des fragments. Le changement de cap du Bateau apparaît, sous cet angle, moins radical qu'à première vue. Il pourrait s'agir davantage d'une révision à la baisse d'un projet particulièrement ambitieux; celui d'offrir à chacun un espace de liberté avec son corollaire, la nécessité de se l'approprier pour lui donner un corps et un sens. «Ouverture au présent et au devenir, aux possibles et aux miracles», écrivions-nous sur l'une des photos de notre exposition en 1999. Aujourd'hui, probablement, avons-nous restreint le champ des possibles; le soutien proposé est en revanche plus concret et palpable.

Cette orientation correspond de toute évidence à la demande des personnes que nous rencontrons. Par contre nous y

avons probablement perdu un attachement à une idée de liberté longuement cultivée, un certain art de vivre, un bout de l'âme de ce lieu que nous aimons considérer comme pas tout à fait comme les autres. La résolution, avec les passagers, des problèmes qui se posent ne se satisfait cependant guère de nos idées et idées qui n'ont plus cours aujourd'hui, où l'heure est à l'efficacité, à la mesure, à la standardisation. Dans cette perspective, l'action sociale du Bateau, et en particulier son volet soutien aux projets des passagers est bien dans l'air du temps: pragmatique, économique, politiquement correcte. Accueillir les gens non plus pour leur permettre de supporter une réalité souvent en forme d'impasse, mais pour les soutenir dans la recherche de moyens possible pour en sortir. Ce qui se traduit souvent par un départ. Accueillir pour favoriser le départ?... pourquoi pas dans la mesure ou cela permet de partir debout, la tête haute. Une manière d'encourager la poursuite du périple plutôt que la résignation face à l'impasse. Une manière d'ouvrir une fenêtre sur un avenir possible.

Terminons sur une note méditative avec cette prière:

«Donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer celles que je peux changer, et la sagesse de distinguer les premières des secondes.»

Marcel Aurélien (121-180)

Damien Constantin

Triste «Matin»

Dans un article paru le dimanche 20 août 2006 dans le *Matin-Dimanche*, le journaliste Michel Jeanneret mettait en cause la mission du Bateau «Genève». Sous le titre «Le bateau Genève fait l'objet d'une plainte pénale pour trafic de drogue», le journaliste écrivait que le bateau était devenu la base arrière du trafic de drogue sur les quais et que notre association prétendait que les autorités y autorisent la consommation de haschich.

Cet article assassin est un vilain coup bas qui risque de mettre à mal près de 30 ans d'activités auprès d'une population qui vit dans une grande précarité. Nous ne pouvions laisser ces attaques sans réponse. Nous avons envoyé un communiqué de presse au *Matin*, ainsi qu'aux autres quotidiens qui avaient repris, de manière beaucoup plus succincte, cette prétendue information. Aucun journal n'avait publié notre réponse (sauf le *Courrier* dont un journaliste est venu nous trouver pour nous permettre une mise au point), il nous apparaît nécessaire de communiquer notre réaction à nos lecteurs.

Rétablissons les faits

En premier lieu, nous n'allons pas nous étendre sur la «révélation» du *Matin* au sujet de la tolérance de consommation de cannabis sur le Bateau. Le fait est connu puisqu'il a fait l'objet de notre *Journal de Bord* n° 34 d'octobre 2000. Nous en avons largement donné les motivations et une des principales est que nous accueillons les personnes qui montent à notre bord comme elles sont et là où elles en sont, sans préalable. Nous nous ne nous que jusqu'à ce jour, nous n'avions jamais été inquiétés à ce sujet.

Par contre, le journaliste du *Matin-Dimanche*, a, soit déformé, soit mal interprété les paroles de notre présidente qui l'avait atteinte au téléphone avant d'écrire son article. Elle n'a jamais prétendu dans sa réponse, pas plus que nous n'avons jamais affirmé à aucun moment, avoir reçu l'aval des autorités ou de la police pour cette tolérance de consommation sur le Bateau. Elles sont simplement informées, au même titre que toutes les personnes ou institutions qui reçoivent notre *Journal de Bord*.

Dans son article, le *Matin* allègue que le Bateau serait une zone de non-droit et une base arrière du trafic de drogue. Ces accusations sont inacceptables et nous sont gravement domageables, aussi tenons-nous à y répondre.

Le Bateau n'est pas une zone de non-droit. La police peut y accéder à tous moments. D'ailleurs, au cours de ces dernières années, elle est intervenue à de



nombreuses reprises, soit pour un contrôle général, soit, le plus souvent, à la recherche d'individus particuliers. Depuis longtemps, nous sommes en contact avec les services de police avec lesquels nous avons eu des réunions pour discuter de ce qui se passe sur le Bateau. Est-ce une zone de non-droit qu'un lieu où l'autorité peut intervenir à tout instant?

Quand à l'affirmation que le Bateau est une base arrière du trafic de drogue, nous voulons y répondre haut et fort que nous n'y avons jamais toléré et toujours combattu le trafic. Depuis très longtemps, les «dealers» sévissent dans la région du jardin anglais. Depuis quelques années, ils se sont installés à proximité du Bateau, ce qui a pour conséquence, dans l'esprit des gens, de lier ce trafic avec notre lieu d'accueil. Le Bateau est donc particulièrement exposé à l'intrusion à son bord de ces trafiquants. Face à nos difficultés de les refouler et de les maintenir hors de nos murs, nous avons fait appel au responsable de la Task Force, avec lequel nous avons eu plusieurs entretiens, pour nous aider à résoudre ce problème. Des interventions importantes de la police sur les quais proches du Bateau à la fin du printemps 2005 (les 40 arrestations dont il est question dans l'article du *Matin*) ont permis de largement diminuer la pression dont notre centre était l'objet. Depuis avril 2006, grâce à la mise en place d'une nouvelle structure d'accueil, dont nous avons donné les détails dans notre dernier *Journal de Bord*, ce risque d'envahissement de trafiquants sur le Bateau est aujourd'hui réglé. On peut se demander pourquoi le *Matin-Dimanche* sorti cet article en faisant état de difficultés qui sont tout à fait dépassées...

«Re-belote»

Le Bateau est un lieu à risques. Quand on reçoit une population qui vit dans de grandes difficultés, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il n'y ait jamais

d'explosion de violences. Pertes de repères, d'estime de soi, alcoolisme, problèmes psychiatriques, de drogue, de chômage sont sources de tensions qui peuvent devenir insupportables et exploser à tous moments, d'autant plus dans un lieu où tous ces problèmes coexistent. C'est ainsi que dans son édition du 19 septembre, la *Tribune de Genève*, relatant un procès en cours, titrait «Bagarre au couteau sur le Bateau Genève». Comme pour mieux enfoncer le clou après l'article du *Matin-Dimanche*, une grande photo de notre bateau agrémentait l'article. Décidément, la presse soigne notre image...

Oui, il y a bien eu un coup de couteau sur le Bateau entre deux personnes qui étaient en conflit depuis un bon moment. Heureusement, les conséquences n'en ont pas été trop graves puisque la victime est sortie de l'hôpital deux ou trois jours après l'incident. Pourquoi signifier de façon aussi spectaculaire que le bateau en a été le cadre, alors qu'il aurait pu se produire n'importe où ailleurs? Déjà exposé aux difficultés, donc parfois à la violence, de ses passagers, le Bateau est maintenant montré du doigt dans le rôle même pour lequel il est fait: recevoir des êtres en souffrance. Sans vouloir jouer les Calimero, c'est vraiment pas juste!...

Nous tenions à faire cette mise au point car l'article du *Matin-Dimanche* pourrait s'avérer destructeur auprès des personnes qui nous ont confiance. Nous n'avons jamais caché à nos lecteurs nos options ou les difficultés que nous rencontrons. Ce que soit dans notre dernier journal: «Un nouveau cap», dans le n° 40: «Faut-il tout payer»; dans le n° 36: «Urgences», dans le fameux n° 34: «Le cannabis parlons-en» et dans bien d'autres encore, nous avons partagé nos doutes, nos interrogations, nos problèmes, nos espoirs. Nous espérons que notre sincérité et notre transparence au fil des années aura plus de poids, auprès

de celles et ceux qui nous lisent et nous soutiennent, que l'article d'un journaliste qui n'a même pas pris la peine de venir voir sur place ce qui s'y passe vraiment!

Contre vents et marées

Le Bateau a connu une forte houle ces deux dernières années, en subissant l'assaut de vagues de passagers menaçant sa bonne erre. Il a su tenir le choc et garder sa stabilité tout en faisant longuement le point pour rechercher le meilleur cap afin de dépasser ce gros temps. C'est ce qu'il a fait dès avril dernier en définissant la nouvelle structure d'accueil que nous avons développée dans notre dernier *Journal de bord*. Rappelons que nous avons défini notre action sur deux axes qui conditionnent les possibilités d'accès de nos passagers au Bateau. Le premier est une ouverture à tout le monde pendant les heures (de 7 heures à 9h30 le matin du lundi au samedi et de 19 heures à 20h30 le soir le mardi et le jeudi) afin de répondre à des besoins essentiels de nourriture et de reconfort d'une population qui vit dans un grand dénuement. Le second axe est une volonté de soutien, durant les autres moments d'ouverture, à celles et ceux de nos passagers qui décident de s'engager pour eux-mêmes afin de changer ou d'améliorer leur situation. Le sujet du présent *Journal de bord* - aide à des projets par le travail - en est une des illustrations.

La société change et le Bateau se doit d'adapter ses structures aux nouvelles conditions et aux nouveaux besoins qui apparaissent au sein de la population qu'elle a pour mission d'accueillir. C'est l'objectif de notre «nouveau cap» et notre impression, après six mois d'expérience, est que nous ne nous sommes pas trompés.

La rédaction

L'été sur le Genève



Festival Overground



Festival Voix de Femmes Claire Lise



Festival Voix de Femmes Fanny Anderegg



Festival Sound on Water Le bar



Festival Sound on Water Boodaman

John et Diana

«Je suis chez moi, et pourtant, je me sens étranger...»

Nous sommes attablés sur le pont supérieur du Bateau Genève, par un bel après-midi d'automne. Celui qui prononce ces paroles est un monsieur de 55 ans, père de deux enfants déjà grands. John a le regard doux que l'on retrouve souvent chez les types qui ont pas mal boulingués, et que la vie n'a pas ménagé. Et même lorsqu'il raconte comment il s'est échoué à Genève, il y a un peu plus d'une année, ses yeux ne trahissent aucune haine.

Et pourtant, il en aurait du monde à détecter, John. A commencer par ceux qui lui ont tout volé, à lui et à Diane, sur la Côte d'Azur. C'était durant l'été 2005. C'est cette mésaventure qui les ont poussés à venir se réfugier dans sa ville natale, après une vie passée aux Etats-Unis. «J'ai grandi à l'Avenue Krieg jusque vers l'âge de 12 ans, puis mon père s'est remarié avec une américaine. Je les ai accompagnés quand ils se sont établis à New-York, puis près de Boston». C'est là que Jean Charles (son vrai nom) devient John. Il n'a pas 20 ans lorsque son père et sa belle-mère retournent vivre à Genève. «Je suis resté en Amérique: c'était le début des années septante... il y avait aux USA une ambiance extraordinaire!» John fonde une famille, et travaille... des les années quatre-vingt, il se fait «pas mal de pognon» dans un job hautement qualifié: les peintures spéciales dans les centrales nucléaires. Il fait même partie du syndicat de la branche, passage obligé en Amérique pour obtenir un emploi dans l'industrie. Il vit dans le Maine, tout au nord-est, un des états les moins peuplés des Etats-Unis, où tout est calme: «Je ne ferais jamais ma voiture, là-bas. Les gens vivent très simplement, proches et solidaires les uns des autres». Bref, John devient un vrai américain, si ce n'est le passeport: «pour obtenir la naturalisa-

tion américaine, j'aurais dû renoncer à ma nationalité suisse. J'ai pensé à mes racines, à mon enfance, à mon père, et j'ai préféré rester suisse...» Mais cette vie paisible est remise en question une première fois, à cause d'un divorce: «J'ai perdu, et ça m'a vraiment coûté très cher», puis une seconde fois, le 11 septembre 2001: des avions s'écrasent dans les tours jumelles de Manhattan et sur le Pentagone, et la psychose s'empare de l'Amérique.

Pratiquement du jour au lendemain, les centrales nucléaires américaines investissent dans la sécurité, au détriment des travaux d'entretien. John perd son job. Heureusement, il y a Diane, sa deuxième femme épousee deux ans auparavant. Mais elle aussi est affaiblie par un divorce qui a mal tourné, et le couple bricole: «Je suis passé par la Rhode Island School of Design, alors j'ai fabriqué des bijoux, et Diane les vendait». Comme ça ne suffit pas pour vivre, le 1^{er} janvier 2003, le couple décide de mettre le cap sur l'Europe. L'ambiance oppressante dans les Etats-Unis en guerre, le manque de perspectives... «On a décidé de repartir à zéro... je pensais qu'en tant que Suisse, ça serait facile». Direction une offre d'emploi à Antibes. Mais l'affaire tourne court, l'employeur peu fiable: «on a fait à plus de 50 ans un truc qu'on peut faire à 25 ans...», et surtout, il y a ce coup dur... «on s'est retrouvés sans plus rien, ni papiers, ni argent. C'est pour ça qu'on est venus à Genève».

Depuis, John et Diane tentent de remonter la pente. Ils ont déjà trouvé cet été un petit appartement à Saint-Jean, après 11 mois passés à l'hôtel. Et puis, il



y a cette fierté: «je ne veux pas être à la charge de la société, alors je ne baisse pas les bras». John compte bien retrouver un boulot, dans le gardiennage, par exemple, ou il pourrait faire valoir ses qualités de bricoleur.

En attendant, il se retape et en même temps il retape le toit du Bateau, qui en a bien besoin...

Pascal Thurnherr